

## Franck Scurti change le banal en art

A Strasbourg, le disciple de Duchamp fait basculer les visiteurs de l'amusement à l'inquiétude

### Art

Strasbourg  
Envoyé spécial

**A** l'entrée de son exposition, en barrant l'accès, Franck Scurti a construit un mur de briques, large, haut, régulier, impeccable. Puis il l'a éventré. Un vide ovale s'ouvre au milieu, des fragments de briques jonchent le sol. Par le trou, on aperçoit une immense boîte de sardines dont le couvercle a été retiré à l'aide d'une clé, non moins immense. Un lit avec deux oreillers apparaît. Si l'on osait, on s'y coucherait volontiers.

Les allusions sont claires. Le mur de briques, Marcel Duchamp en avait fait l'un des éléments de sa grande œuvre ultime, *Etant donné 1) la chute d'eau 2) le gaz d'éclairage*, qui occupe un coin du Musée de Philadelphie. Mais, comme l'installation de Duchamp s'observe à travers un petit trou percé dans une porte, on y voit moins bien les briques que chez Scurti. A l'inverse, on y découvre le mannequin d'un nu féminin renversé sur le dos, dans une position suggérant sans équivoque l'activité sexuelle, alors que Scurti s'en tient à un lit à peine défait, mais dans son cercueil métallique, en conserve. Sinistre normalisation du plaisir.

Ce jeu d'hommage et de détournement signe une sorte d'autoportrait ou de manifeste. Scurti, 46 ans, Lyonnais d'origine, est un duchampien satirique et politique. Duchampien parce qu'il pratique le ready-made plus ou moins amélioré, se saisit d'objets triviaux pour en changer l'état et les fonctions, aime les titres à double ou triple entente et affecte de considérer l'art comme une forme particulièrement inutile d'occupation.

Satirique et politique, parce que ses montages, loin des purs exercices de style, ont un sujet, une cible, une victime. Ils proposent, à qui s'arrête devant eux, de prendre conscience des habitudes et de la vacuité de la société contemporaine, considérée selon un point de vue que l'art, d'ordinaire, a le bon goût d'ignorer, celui de l'argent. Près du mur cassé, une porte de verre est appuyée contre le mur, ornée des autocollants de tous les systèmes de cartes de crédit en usage.



Derrière le mur de briques éventré, à l'entrée de l'exposition : « N.Y., 06:00 A.M. » (2000), de Franck Scurti. MATHIEU BERTOLA/MUSÉES DE STRASBOURG

C'est simple, drôle un instant, amer ensuite.

Cette remarque s'applique à la majorité des œuvres de l'exposition, une trentaine, pour la plupart récentes. La qualité de Scurti tient à cet art du basculement, de l'amusement à l'inquiétude. Au premier regard, ses pièces semblent comiques. Qui ne s'amuserait d'un aspirateur pétrifié par les dépôts d'une eau calcaire et changé en fossile de notre époque ? De cannettes de bois-

**Ses montages, loin des purs exercices de style, ont un sujet, une cible, une victime**

sons gazeuses luxueusement recouvertes d'une peau de boa, ou de pots de terre dorés à la feuille à l'intérieur et serrés jusqu'à éclater par des ceintures de cuir, application sculpturale de l'expression « se serrer la ceinture » ?

Le rapport absurde entre la richesse de certains matériaux – peau de serpent et feuille d'or – et la pauvreté de ce qu'ils prétendent enrichir prête à rire. Il en est de même du tableau blanc sur lequel

une branche est accrochée, ligne brisée d'une statistique dépourvue de sens, ou d'une autre cannette, écrasée et rouillée, posée sur un monochrome rouge et encadrée comme une relique. Et plus encore des dessins où Scurti confronte les théories scientifiques et religieuses touchant à la création du monde. Dans tous se trouvent une ou des noix. Noix se dit « nut » en anglais, mot à multiples significations – ce que l'artiste ignore si peu qu'il en tire parti pour des jeux de formes et de mots qui mettraient hors d'eux les créationnistes.

Mais la drôlerie tourne à la mélancolie ou à l'amertume. Ces assemblages burlesques mettent en évidence le culte actuel du chiffre, de la productivité et de la spéculation ainsi que ses corollaires, prolifération des déchets et robotisation de l'humain. De temps en temps, au long du parcours, une œuvre fait office de vanité. Dans une architecture, en la photographiant, Scurti découvre une tête de mort, deux fenêtres vides sous une arche qui dessine la voûte crânienne. Sur un mur, il accroche trois de ces tapis tissés en Afghanistan dont les motifs sont des chars, des kalachnikovs ou des hélicoptères.

Pour finir comme il a commencé, il fait passer le visiteur le long d'une deuxième sculpture détruite, une énorme pomme. Charles Fourier, l'un des premiers penseurs du socialisme, avait fait du fruit le symbole de la prospérité des peuples. Scurti n'en a gardé que le trognon, un cylindre d'aluminium, et a répandu sur le sol les chairs – des fragments de plâtre où l'on reconnaît les débris d'un globe terrestre. Le sens est clair.

Comme Maurizio Cattelan, Bertrand Lavier ou Jeff Koons quand il est à son meilleur, Scurti sait métamorphoser une chose banale en emblème – emblème du vide le plus souvent. Le ready-made, réinterprété par lui, devient la forme contemporaine de l'allégorie. C'est pourquoi il faut le tenir pour l'un des plus intéressants artistes français et l'un des plus pénétrants. ■

Philippe Dagen

**Works of Chance**, Musée d'art moderne et contemporain, 1, place Hans-Jean-Arp, Strasbourg. Tél. : 03-88-23-31-31. Mardi, mercredi et vendredi de 12 heures à 19 heures, jeudi de 12 heures à 21 heures, samedi et dimanche de 10 heures à 18 heures. 7€. Jusqu'au 28 août. [Musees-strasbourg.org](http://Musees-strasbourg.org)